

Source	<i>BCLF (Bulletin critique du livre en français)</i> n° 661
Date	juillet-août 2004
Signé par	-

Les Forêts du Maine est un texte essentiel pour quiconque s'intéresse à l'Amérique du XIX^e siècle. C'est aussi un livre qui a de la chance. Une première traduction due à la plume d'André Fayot en avait paru en 2001 chez José Corti. Et voici que, deux ans après, François Specq nous offre la sienne aux Éditions de l'École normale supérieure : Rue d'Ulm. Il s'agit du récit de trois séjours que fit Henry David Thoreau dans l'État du Maine, respectivement en 1846, 1853 et 1857. L'ouvrage fut publié de façon posthume en 1886. À cette époque, le Maine était encore en grande partie un territoire sauvage et, en dehors des Indiens, seuls quelques trappeurs ou bûcherons y résidaient. Comme toujours chez l'essayiste américain, l'observation pratique se conjugue à la réflexion philosophique. Notre homme est botaniste, ornithologue, il a l'œil vif et le goût des termes savants. Il sait aussi qu'il n'est plus au bord de son fameux étang de Walden, lieu somme toute très civilisé, et qu'il entre enfin en contact avec la nature dans sa pureté immaculée, sublime, effrayante même. Il se prend à rêver : et si nous recommençons l'Histoire ici même avec un pionnier qui serait le Nouvel Adam ? Ce n'est bien évidemment qu'un rêve : il n'est nul besoin de marcher longtemps pour constater que les Blancs ont déjà souillé le paysage en l'exploitant à des fins commerciales. Henry David Thoreau se résout alors à suggérer qu'il n'est peut-être pas trop tard pour instaurer ce qui s'appellera plus tard des parcs naturels. Ce qu'il dit de la nature pourrait aussi s'appliquer aux indigènes : la 'civilisation' les a pratiquement décimés ou corrompus. Le voyageur retrouve toutefois espoir lorsqu'il rencontre Joe Polis, qui sera son guide pour le troisième des périple, et qui représente un Indien selon son cœur. Il faut lire *Les Forêts du Maine*. C'est un livre qui fait preuve d'une très grande hauteur de vue. On y découvre un monde que nous avons en grande partie perdu et que l'auteur, en ancêtre de nos écologistes modernes, nous exhorte à protéger tant qu'il en est encore temps. Nous permettra-t-on de dire que H. D. Thoreau représente ce que les étrangers aiment chez les Américains ? Tous ne sont pas impérialistes ou obsédés par l'argent... Le lecteur n'oubliera pas de louer le travail éditorial de François Specq. C'est un modèle du genre : notes nombreuses et nécessaires, bibliographie fournie et commentée, sans parler d'une étude de cent vingt-huit pages remarquablement pénétrante. Il est cependant dommage que les reproductions de tableaux d'époque soient en noir et blanc.